

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Oh ma douleur...

Louise Anne Bouchard, *La fureur*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1993, 94 p., 19,95 \$.

Daniel Guénette, *Jean de la Lune*, Montréal, Triptyque, 1994, 230 p., 16,95 \$

Julie Sergent

Numéro 74, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1994). Compte rendu de [Oh ma douleur... / Louise Anne Bouchard, *La fureur*, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1993, 94 p., 19,95 \$. / Daniel Guénette, *Jean de la Lune*, Montréal, Triptyque, 1994, 230 p., 16,95 \$]. *Lettres québécoises*, (74), 16–17.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Oh ma douleur...

Chacun à leur façon, Louise Anne Bouchard et Daniel Guénette mettent en scène un personnage qui cherche à guérir de son passé, et à réapprendre à vivre.

ROMAN
Julie Sergent

S'IL EST FRÉQUENT DE RETROUVER à l'intérieur de ce qui se présente comme un roman des morceaux d'écriture qui tiennent bien davantage de l'entreprise thérapeutique, l'auteur étalant les bribes d'un passé imaginaire (ou non), multipliant les incursions dans la psyché de son personnage, ne reculant devant aucune lamentation pour exposer au plus vif la brûlure, rares sont les exemples où le résultat est captivant et transcende la seule histoire de cas. «Romaniser» un cri du cœur n'est pas une mince affaire, sans doute. Comment, en effet, écrire, avec les mots d'aucun autre, une douleur qui soit palpable pour tous ? Affaire de grand talent, toujours, bien sûr. Mais n'est-ce pas affaire, également, de recul nécessaire ? Il y a un temps où la douleur semble s'écrire mal. Comme si son origine n'était pas encore suffisamment bien déterminée, et que la pensée, cherchant à l'atteindre, s'égarait dans un maelström de souvenirs, de rêves et de visages disparus. C'est ce qui semble faire problème dans *Jean de la Lune*, de Daniel Guénette, roman qui raconte l'histoire «d'un gars mal amanché qui a perdu le nord et qui ne fait que commencer à se retrouver» (p. 79).

Dans d'autres temps, parce qu'elle a été véritablement reconnue, peut-être, la douleur s'écrit avec une précision et parfois même un détachement qui frôlent l'autopsie d'un cadavre. C'est *La fureur*, de Louise Anne Bouchard, un excellent petit récit pour lequel son auteure vient en outre de remporter, à Paris, le Prix Contrepoint de littérature française 1994 pour la meilleure jeune romancière d'expression française.

Un poème œdipien

Quand la narratrice de *La fureur* raconte sa douleur, on sent bien qu'elle est sortie de «ce réseau tortueux qu'on cherche à élucider jusqu'à la trame» (p. 91), et qu'elle est apte désormais, sans le moindre détour, à la pointer du doigt. Pas un mot qui manque dans ce petit récit de quatre-vingt-treize pages seulement, mais dans lequel l'auteure donne néanmoins à sa narratrice l'occasion de faire le tour de sa vie. Avec tout juste quelques anecdotes, plantées sur le papier comme des fléchettes sur une cible, *La fureur* relate l'histoire d'un amour cinglé, absolu, tendre ou violent, mais toujours étouffant, unissant une fille à son père.

Le récit débute alors que «Vallier mon amour», tel que la narratrice appelle passionnément son père, va bientôt mourir.

À partir du moment où j'ai su la chute libre de Vallier, rien, du monde extérieur, ne me concerna plus, hormis cet archipel insoupçonné de peurs mêlées qu'était devenu Vallier mon amour. (p. 31)

Quittant un amoureux dont le visage s'efface toujours, de toute façon, derrière celui de l'aimé plus que tout, la fille revient donc au chevet de son père, et trace alors le portrait de leur folie.

Cela tient en quelques moments. Les premières années où la mère, n'ayant pas encore quitté le nid, s'ingéniait avec sa fille à chercher dans des magazines le visage du père véritable («Et pourtant, tu étais ma fille ! Tu étais ma fille à moi ! à nous, s'écrie le père. À quel jeu pervers tentait-elle de souscrire ?» p. 58). Puis les jours où, tentant de se consoler de leur solitude, Vallier et sa fille s'engageaient dans de «petites querelles d'oiseaux», se picorant le visage et le cou jusqu'au sang. Enfin les nuits où Vallier appelait sa fille, amante qui ne remplacerait jamais la femme disparue, à venir le rejoindre.

Qu'ai-je retenu, Vallier, de ces visions d'enfer et de paradis ? Se soulève encore en moi, en lames assassines, ton corps décuplé mille fois, chevauchant l'une ou l'autre, cavalier fou, forant toujours et toujours [...]. Puis ton corps abandonné, ta respiration haletante, [...] les draps mouillés, le parfum de chacune que tu exsudais différemment, ton torse glabre et tes cheveux qu'elles aimaient toutes enrouler autour de leurs doigts. Vallier mon amour. (p. 45)

Par-dessus les images affolantes du père amoureux et mourant se superposera enfin celle de la mère, «lucide, franche, impitoyable, vivante», une image qui incitera sa fille à être de même. Ne conserver aucun regret du passé, et vivre.

Dans une langue faite émotions, qui se tient loin de la bête énumération de souvenirs et de rêves brisés, *La fureur* est autre chose que le règlement de comptes d'une narratrice avec son passé. C'est un véritable poème œdipien, une «noce trouble» (p. 54) qui, sans doute aussi parce qu'elle ne révèle jamais la consommation de l'inceste, n'est jamais complètement sordide.

Un émouvant pied de nez au passé.



Thérapie de deux sous

Rien de comparable avec le fastidieux voyage intérieur contenu dans *Jean de la Lune*, de Daniel Guénette, et dans lequel le narrateur nous invite à le suivre dans la «traversée [de la] forêt métaphorique» (p. 34) qui le mène à lui-même. Certes, on ne peut contester les raisons qui poussent Jean de la Lune à poursuivre de sa plume une thérapie d'abord amorcée en bonne et due forme sur le divan. Trop d'absents ont fini par lui faire déborder d'être. D'abord les morts : sa mère, son fils, son père. Et entre ces pertes tragiques, l'assassinat de son idole de jeunesse, John Lennon (de qui lui vient en outre ce surnom de Jean de la Lune). Enfin la disparition, volontaire celle-là, de celle qui fut sa femme, trompée plus souvent qu'à son tour. Élise.

C'est d'abord à elle que s'adresse Jean de la Lune dans ses écrits.

« Je pourrais tout raconter. Je le ferai. Je serai tellement émouvant, tellement sincère qu'elle en conviendra et alors nous nous retrouverons. » Le ton est donné : dans une langue qui copie souvent le langage enfantin, le narrateur met tout son espoir, et beaucoup de naïveté, à essayer de se reconquérir et, du coup, comme si sa bonne volonté à essayer de voir clair en lui pouvait l'absoudre de toute accusation de la part de sa belle, à la reconquérir elle aussi.

Cette double tentative de réconciliation emprunte diverses avenues qui, pour essentielles qu'elles semblent toutes être à la réussite thérapeutique de Jean, sont d'un intérêt nettement moins sûr pour le lecteur, forcé de zigzaguer entre le quotidien du narrateur, les furtives images de ses morts, ses regrets, ses espoirs, et surtout, interminables, ses questionnements sur la vie, sur l'univers, sur les grandes choses comme sur les plus petites.

Je fuis de toutes parts, ici même, comme un toit sous la pluie, on va à droite avec un seau, puis un peu plus loin, il y a tant de choses qui se déposent sur les rails, alors ma locomotive s'immobilise, je descends, les considère, leur fais ou non une place, et certains tu leur donnes la main ils te prennent tout un bras. Je fuis en rédigeant cette espèce de pseudo-autothérapie où l'on passe du toit au train sans même crier gare, thérapie de deux sous faute de moyens adéquats, et je raconte n'importe quoi, n'importe comment, en vue d'un essai très abstrait que je ne pourrai entreprendre que si je passe par la pensée où enfin me donner mon véritable coup de grâce, et je ne saisis pas tout à fait ce que cela signifie. (p. 82)

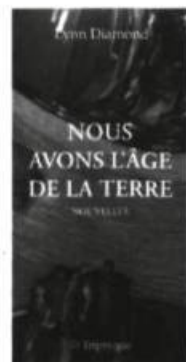
Nous non plus ne saisissons pas tout à fait, en vérité, comment les incessants déraillements de Jean, qu'ils portent sur la philosophie, la politique, ou n'importe quel autre spécial du jour, parviendront à le mettre davantage en contact avec lui-même que s'il approfondissait les sujets qui balisent véritablement sa douleur. Il effleure à peine la mort de son fils, de ses parents, un peu plus peut-être le départ de sa femme, mais toujours on sent bien qu'il esquive l'essentiel.

Quand le texte se termine, Jean se retrouve, miraculeusement, et il est heureux. Il retrouve sa femme, également, avec, en prime, un demi-million de dollars US qui lui tombent du ciel et, ultime cadeau du gars des vues, la visite éclair de John Lennon.

Si, heureusement pour lui, Jean de la Lune atteint son but, on peut malheureusement douter du chemin qui l'y a mené.

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 524-5900



Lynn Diamond
NOUS AVONS L'ÂGE DE LA TERRE
(nouvelles)
14,95 \$ • 152 pages

«La dynamique du propos laisse place d'entrée de jeu à un style direct et une clarté de langage porteurs de situations bien senties. Assorti d'un puissant sens de l'évocation, le livre de Lynn Diamond, au-delà même de la nouvelle, donne un sens particulier à une forme d'écriture pourtant bien difficile à maîtriser. C'est une lecture remplie d'air frais mêlé à une forte odeur de modernité urbaine.»
Alexandre Dumas



Marc Vaillancourt
LIGNES DE FORCE
(poésie)
14,95 \$ • 124 pages

Lignes de force propose des poèmes qui renouent avec le genre élégiaque et où la recherche lexicale est subordonnée à l'expression lyrique; la plupart des pièces forment de grands tableaux où l'auteur a voulu, par le contraste des thèmes et des images, fixer dans des formules violentes et colorées, les grands motifs de la passion amoureuse.



Daniel Guénette
JEAN DE LA LUNE
(roman)
16,95 \$ • 230 pages

«Avec **Jean de la Lune**, Daniel Guénette disserte sur les difficultés de devenir adulte. Sans perdre de vue la légèreté salvatrice de l'existence.»

Raymond Bertin

«Ceux qui aiment les héros tordus diront merci, et chapeau!»

Réginald Martel